

LES SOIRS

*« Demeure avec nous, car le soir
commence à venir, I. »
(Luc, XXIV, v. 29.)*

Pardonnez-moi, mes frères, si, m'abandonnant trop peut-être à mes impressions personnelles et à cet instinct du prédicateur qui le porte à choisir un sujet en harmonie avec ses propres pensées, je viens développer devant vous une parole biblique empruntée, non aux récits de Noël, mais aux scènes de la Résurrection. Certes le pressant appel des disciples d'Emmaüs, pris dans un sens spirituel, s'adresse à l'enfant de Bethléhem comme au divin Ressuscité. L'Église et l'humanité disent à celui

dont les pieds ont touché notre terre, il y a dix-neuf siècles : « Demeure avec nous ! » Chacun de nous doit lui adresser cette prière à toutes les heures de la vie, même aux heures du matin les plus douces et les plus rayonnantes : — mais combien plus aux heures du soir, sombres et attristées ! C'est lorsque les grandes ombres descendent sur notre vie individuelle et sur la vie générale, c'est bien alors que de nos cœurs s'échappe cette instantane supplication : « Enfant divin qui n'as pas hésité à quitter le ciel pour venir habiter notre pauvre terre, ne l'abandonne pas ! Si plusieurs te repoussent, comme le firent ceux de Jérusalem, toi, ne les repousse pas ! Toi, viens parler à nos âmes en cette belle fête de Noël, et qu'il n'y ait pas un seul d'entre nous qui ne te dise : « O Christ, demeure avec moi ! Sois l'hôte de mon cœur et de mon foyer ! »

I

« Le soir commence à venir. » Si j'attache à ces mots une idée de lassitude qui correspond bien à la fatigue des dernières heures de la journée, —

c'est un soir, n'est-ce pas? que le déclin des forces humaines : diminution de notre activité, amoindrissements divers et successifs, puis, la vieillesse qui s'avance... Oh! qu'elle est aride et solitaire cette lande qui précède la mort! — C'est un soir que le mécompte, l'insuccès : carrière brisée, plans avortés, rêves évanouis, tandis que, à côté de nous, d'autres ont eu le succès et le bonheur! — C'est un soir que le doute. Nous étions partis, le matin, avec une foi si jeune, si sûre d'elle-même; et voici, le vent du siècle a passé sur nous, les objections se sont produites et nous ont troublés; nous avons ouvert avec moins de confiance notre vieille Bible, et nous nous sommes demandé avec tristesse ce qu'était devenue la foi de notre enfance. — C'est un soir que l'état de langueur spirituelle dans lequel nous tombons parfois. Dieu nous voulait forts, vaillants, et nous avons été infidèles et lâches. Quelle disproportion entre le bien que nous avons fait et celui que nous aurions dû accomplir! Quel contraste entre notre conduite et nos principes! Ceux qui l'ont constaté ont dû avoir une pauvre idée des chrétiens et du christianisme. — C'est un soir — hélas! celui-là bien lugubre — que le soir de l'épreuve : revers de fortune, peines de cœur, infirmités

cruelles, plus cruelles séparations... Qu'est-ce que la vie, lorsque l'être qui en faisait le charme a disparu? Nous avons couché dans un cercueil l'homme vaillant, foudroyé comme un chêne, la jeune fille emportée par la mort dans toute la poésie de ses vingt ans, et nous avons dit avec le poète :

Un seul être nous manque et tout est dépeuplé.

Voilà les soirs de la vie! Et s'il y avait ici quelqu'un qui pût ignorer ces soirs attristés, quelqu'un qui n'eût connu ni la déception, ni la douleur, ni l'humiliation, ni le remords, — je le plaindrais! Je me demanderais s'il a un cœur, s'il a une âme, s'il a une conscience, et s'il fait vraiment partie de la famille humaine!

L'Église n'a-t-elle pas, elle aussi, ses soirs, et ne serions-nous pas dans une de ces périodes crépusculaires? Sans doute nous avons plus de temples plus de pasteurs, plus d'œuvres chrétiennes qu'autrefois et la statistique semblerait tout à l'honneur du temps présent. Ces manifestations religieuses, nous voulons les constater et nous en réjouir. Mais la vraie piété est-elle en proportion de ce développement extérieur? Est-ce qu'un vague sentimentalisme ne tend pas à remplacer la fermeté des prin-

cipes et le caractère absolu de la doctrine comme de la morale de Jésus-Christ? N'y a-t-il pas, parmi nous, des dilettantes dans l'ordre religieux, plutôt que des chrétiens décidés à accepter la folie de la croix et du sacrifice? Nous nous souvenons de ces figures d'hommes et de femmes qui ont marqué le premier réveil. La génération actuelle nous offre-t-elle ces types d'une vie austère, décidée, dans laquelle on ne s'appartient plus? Si le mouvement religieux a gagné en surface, n'a-t-il pas perdu en profondeur? N'y a-t-il pas une certaine lassitude? On connaît tout, on sait tout, on appartient à la génération des blasés, en religion comme en tout le reste... Ah! nous sentons, n'est-ce pas? que ce qui nous manque, c'est le vent qui enfle la voile, c'est le feu qui embrase; et, pour nous servir de la comparaison de notre texte, à la jeunesse, à l'enthousiasme des fraîches heures du matin ont succédé les ombres du soir qui semblent s'étendre sur notre horizon religieux...

Hors de l'Église, dans la vie générale, êtes-vous satisfaits de l'état des esprits et du niveau des âmes? Ceux qui se souviennent d'une génération qui n'a presque plus de représentants au milieu de

nous, de sa recherche de l'idéal, de sa foi en l'avenir, — ceux-là sont tristes en voyant le temps présent qui ne connaît plus ces généreuses espérances. On avait alors une foi politique, une foi philosophique, une foi littéraire. Aujourd'hui on est d'une opinion, — sans y croire. On appartient à un parti, — sans conviction et le plus souvent par intérêt. Trois choses sont atteintes : la raison, la conscience, les caractères.

La raison distinguait nettement le vrai du faux; aujourd'hui les systèmes les plus étranges, les théories les plus absurdes se produisent sans qu'on les écarte, au nom du bon sens, au nom de ce qu'on appelle vulgairement : le sens commun; en sorte que le scepticisme s'est emparé des intelligences et que la raison chancelante est ouverte à tous les sophismes.

Si la raison est en proie à tous les sophismes, la conscience est prête pour toutes les lâchetés. La conscience moderne n'est plus l'impératif catégorique de Kant disant à l'homme : « Tu dois! Ceci est bien, ceci est mal! » C'est une molle et timide conseillère qui ne connaît que les nuances et dont on a bien aisément raison. De là, des entraînements qui étonnent, des compromissions, des

alliances auxquelles on ne s'attendait pas; de là, des scandales qui s'acclimatent dans notre pays autrefois si jaloux de l'honneur. De là, le règne des intérêts, des appétits, de la jouissance. C'est un des écrivains les plus goûtés de la jeunesse qui a pu lui tenir ce langage « : Il y a ¹ un type parmi vous..... ce jeune homme a vingt ans; il a fait le décompte de la vie et sa religion tient dans un mot : jouir. Qu'il fasse de la politique ou des affaires..... il n'a que lui-même pour Dieu, pour principe et pour fin.... Il n'estime que le succès et dans le succès que l'argent. » Certes, il n'est jamais arrivé à aucun prédicateur d'être aussi sévère envers son époque.

Il n'y a plus ou presque plus de caractères. On n'ose pas réagir contre le mal : on se tait... Comme si le silence n'était pas une sorte d'adhésion! Des hommes, même très honorables, n'ont pas de scrupule à porter leurs hommages aux forts et aux habiles, pourvu que le succès les couronne! Quant aux protestations indignées, notre siècle ne les connaît guère. Et s'il se trouve un caractère assez indépendant, assez courageux pour élever la voix, on hausse les épaules; on s'étonne de lui comme d'une

1. Paul Bourget.

curiosité, comme d'une sorte d'archaïsme vivant!...

Pour justifier tout ce que je viens de dire, il suffit de rappeler le nom que se donne une jeune école littéraire : elle s'appelle « décadente ». Les décadents! Aurions-nous cru que ce nom qui nous humilie pour notre temps fût un titre de gloire!... Les décadents! Eh bien, il n'y en a pas seulement en littérature, il y en a partout, dans la vie sociale et surtout dans la vie morale de notre époque. « La décadence! » vous en conviendrez, ce n'est pas un matin : c'est bien le soir d'un siècle!

II

Mais vous m'arrêtez et vous me dites : Pourquoi cet esprit morose et chagrin? pourquoi vous plaire à ces sombres tableaux? S'il y a, nous en convenons, quelques symptômes inquiétants, n'en est-il pas d'autres qui nous rassurent? Ce que vous appelez un soir pourrait bien être une transition, et même une aurore. N'avons-nous pas célébré le glorieux centenaire de cette Révolution française qui a inauguré l'ère de tous les affranchissements? N'avons-nous pas embrassé d'un seul regard les conquêtes de

la civilisation, dans cette Exposition universelle qui en a été, aux yeux du monde entier, l'attestation splendide? N'avons-nous pas vu la science marcher à pas de géant? Elle regarde son domaine, notre planète, et elle dit : « Cela m'appartient. » Elle regarde le royaume des airs et elle dit : « Où ne monterai-je pas? » N'avons-nous pas aussi l'instruction répandue à flots, qui vulgarise les découvertes scientifiques, la philanthropie qui en recherche les applications sociales pour assurer le bonheur de l'humanité?

Certes, ce n'est pas moi qui voudrais m'élever contre ces progrès, car un chrétien, un protestant, applaudit à toutes les libertés comme à tous les efforts généreux tentés pour l'amélioration de la condition humaine. Mais, convenez-en, tout cela s'adresse à l'homme extérieur et à sa destinée terrestre. Que faites-vous de ses besoins supérieurs? Que faites-vous de son âme, de sa conscience? Ici je vous arrête, hommes modernes, et je vous dis : Non, vous ne pouvez rien pour guérir la plaie de mon cœur; non, vous ne pouvez rien pour conjurer cette triple infortune de notre race : le péché, la souffrance et la mort.

Régénérer l'humanité, le pouvez-vous? Pouvez-

vous épuiser la source empoisonnée d'où coulent comme un noir torrent, — les jalousies, les haines, les guerres, les oppressions, les crimes? Pouvez-vous faire qu'il n'y ait plus d'hommes et de femmes infidèles à la foi jurée, de fils prodigues, de pères indignes? Avec vos libertés, apprendrez-vous à l'homme à vaincre ses passions, à changer sa nature? Avec votre instruction qui ne s'adresse qu'à l'intelligence, non, vous ne ferez pas reculer le mal d'une ligne, et vous pouvez préparer ces barbares civilisés, les plus pervers d'entre les hommes!

Avez-vous le secret de tarir le flot de nos douleurs? Disposez-vous —, disposerez-vous jamais d'une terre généreuse qui distille pour tous le lait et le miel? D'ailleurs que pouvez-vous contre les infirmités, contre la maladie, contre la vieillesse, contre les souffrances nommées ou innommées de cet infini qui s'appelle le cœur de l'homme?

Enfin, est-ce que toute votre science pourra jamais trouver un spécifique contre la mort? O cruelle ironie! Vos médecins les plus illustres peuvent à peine prolonger de quelques jours, de quelques heures peut-être, la vie... ou plutôt l'agonie de ceux que j'aime! Et puis, pour eux comme pour moi, le sépulcre, les vers du sépulcre..... Non, décidément,

avec toute votre science, avec toute votre civilisation, vous ne pouvez rien pour éclairer le soir lugubre de ma destinée; non, vous ne pouvez rien pour dissiper les ténèbres de ma pauvre âme. Renoncez donc à vos illusions, si généreuses qu'elles soient, hommes modernes, et venez à cet enfant de Bethléhem qui est descendu du ciel pour nous apporter une parole du ciel; venez lui dire aujourd'hui, avec l'Église prosternée : « Demeure avec nous! »

III

Ce petit enfant couché dans sa crèche et enveloppé des langes de la pauvreté en sait plus que tous les philosophes sur la destinée humaine. Et chose magnifique! Son pouvoir est souverain comme son savoir, car lui seul a reçu de Dieu la puissance de vaincre cette funeste trilogie qui pèse sur notre race : le péché, la souffrance et la mort.

L'enfant de Bethléhem a vaincu le péché. Il est venu donner la paix à l'âme humaine en lui apportant la certitude du pardon. Ces mots : « perdu, sauvé », ont reçu une démonstration saisissante sur la croix du Calvaire, et le premier objet de cette

démonstration, c'est un brigand converti, incarnation vivante de ces deux réalités : « perdu, sauvé ! » A partir de ce jour mémorable, les vertueux comme les criminels, les hommes de génie comme les pauvres qui n'ont pas d'histoire peuvent devenir des pécheurs pardonnés et sauvés. Tous ceux-là, prosternés au pied du bois infâme où meurt pour eux le saint et le juste, — tous ceux-là veulent lui témoigner leur amour en devenant des saints : Ils combattent leurs passions, ils portent sur leurs péchés le couteau du sacrifice. Depuis Jésus-Christ jusqu'à nos jours, la tradition de la sainteté n'a pas été interrompue ; il y a eu dans tous les siècles des âmes converties, sauvées, régénérées ! Le Mossouto immole à Jésus sa polygamie, et le Fidjien son cannibalisme. Dans nos pays civilisés, malgré leurs misères, les vrais chrétiens luttent contre le mal et triomphent du mal. Or, vous le voyez bien, si notre terre était peuplée de vrais disciples de Christ, il n'y aurait plus de violences, plus de haines, plus de débauche, plus d'ivrognerie, plus de crimes, plus de guerres ! Et ce serait déjà le règne de Dieu ici-bas ! O Christ, tu as terrassé le péché !

L'enfant de Bethléhem a vaincu la douleur. Son premier cortège ici-bas s'est formé parmi les pau-

vres, les impotents, les aveugles, les paralytiques, et ce cortège s'est agrandi, à travers les temps, de tous les désolés de la vie. Oh ! si nous pouvions compter, pendant dix-neuf siècles, toutes les larmes qu'il a essuyées, tous les cœurs qu'il a relevés, nous serions saisis d'étonnement et d'admiration... Jésus arrache l'âme humaine à l'obsession de la fatalité. Il me dit que j'ai un Père dans le ciel, que je ne suis pas seul ici-bas, comme un pauvre enfant abandonné sur la voie ferrée et broyé par une aveugle locomotive ; il me dit que mes épreuves ont un sens et un but, l'éducation de mon âme ; une compensation, la gloire éternelle... Quelle certitude ! O Christ, tu transfigures mes douleurs !

L'enfant de Bethléhem a vaincu la mort. Jésus nous arrache à l'obsession du néant... Mais il nous arrache aussi à l'obsession plus redoutable d'un juge et d'un compte à rendre, avec la certitude de la condamnation. Par lui, les terreurs de la mort sont dissipées... La mort reste un défilé sombre, mais il aboutit à l'éternelle lumière. La mort me dépouille de mon vêtement d'infirmité, mais pour me revêtir d'une robe de gloire ! La mort est un départ, mais elle est une arrivée ! La mort est une séparation, mais elle est un revoir,

une réunion éternelle au lieu où l'on ne pleure plus, où l'on ne pêche plus... O Christ, tu transfigures la mort !

Et c'est pourquoi le Christ demeure, sur les ruines de tout ce qui est terrestre. « Voici, je suis avec vous jusqu'à la fin du monde. » Après cette génération, il en viendra une autre pour s'abreuver à la même source, en sorte que jusqu'au trentième, jusqu'au centième siècle, jusqu'à la fin de l'histoire humaine, ceux qui auront le souci de leur être immortel iront demander au Christ la paix, la consolation et l'espérance. Aussi nous sommes tranquilles sur l'avenir de son évangile. Il s'est trouvé des époques plus ténébreuses que la nôtre. Prenons par exemple le dix-huitième siècle. Certes, les encyclopédistes ont voulu entourer le Christ de bandelettes, comme une momie d'Égypte, et le mettre au tombeau. On déclamaient contre les superstitions ; on comptait revenir à la religion de la nature ; on allait faire éclore un monde nouveau... Et l'on se réveillait de ce rêve idyllique dans le bain de sang de la Terreur... Et cependant, après ces ténèbres, c'était une aurore... Le commencement du dix-neuvième siècle était marqué par un réveil religieux dans toutes les communions, et les Ravignan, les Lacordaire, les Mon-

talembert, faisaient renaître la foi au sein du catholicisme, — comme dans le protestantisme, les Wesley, les Withfield, les Vinet, les Adolphe Monod.

Aussi, je le répète, nous sommes tranquilles sur le règne de Jésus-Christ. Nous restons persuadés que lorsqu'une génération aura voulu essayer de l'incrédulité, celle qui lui succédera saura revenir, plus altérée que jamais, au divin breuvage de l'évangile. Mais savez-vous ce qui nous inquiète? C'est la génération actuelle qui pourrait mourir de scepticisme et de matérialisme. Est-ce que le dix-huitième siècle n'a pas laissé sur les hommes de ce temps une empreinte néfaste? J'ai connu, au début de mon ministère, des vieillards —, hommes et femmes —, nourris de Voltaire et de Rousseau, qui m'avouaient ne pouvoir croire au Christ. Leur éducation avait tué, pour ainsi dire, leur sens religieux. Oh! si je pouvais me faire entendre des propagateurs de l'incrédulité, je leur dirais : Par pitié pour cette génération, n'accomplissez pas cette œuvre de destruction impie! Vous êtes pères : — eh bien, ne savez-vous pas que la famille ne peut subsister sans principes, sans croyances... Vous êtes citoyens, vous êtes Français : — eh bien, ne savez-vous pas qu'un peuple qui ne croit pas, s'affaisse et meurt...

Ne faites pas la guerre au Christ ! Oh ! il me semble que si vous étiez mis en demeure de le proscrire, — de proscrire ses pasteurs, ses prêtres, ses temples, ses autels, sa crèche, sa croix... il me semble que vous auriez peur... il me semble que vous frémiriez, il me semble que vous reculerez d'épouvante devant ce crime de lèse-humanité, devant ce déicide renouvelé de Pilate, de Caïphe et de la synagogue.

IV

Ainsi, pour éclairer nos soirs attristés, je ne connais qu'un consolateur. C'est bien vers le Christ qu'il faut faire monter cette prière ardente : « De-meure avec nous ! »

Oh ! si le cœur de notre France pouvait formuler ce vœu ! Si, à sa générosité naturelle, à son génie lumineux, à sa grâce attractive venait s'ajouter la solidité morale que lui donneraient de fermes convictions chrétiennes, — quelle autre France ! Au lieu de nos inquiétudes pour l'avenir, au lieu des ombres du soir, ne serait-ce pas l'aurore d'un jour glorieux ?

Si l'Église disait à son divin chef, avec une inten-

sité nouvelle : « Demeure avec nous », certes, elle souffrirait encore de ses pertes; elle pleurerait encore le pasteur éminent qui vient de lui être enlevé, comme par un coup de foudre; mais l'Église ne désespérerait point.... Malgré la faiblesse de ses conducteurs, malgré les défaillances de ses enfants, elle croirait à un matin, à un réveil de la foi, et elle l'obtiendrait de son Maître.

Si nos familles disaient à l'hôte divin : « Demeure avec nous! » comme sa présence les sanctifierait! Comme nos familles, baptisées de l'Esprit, seraient, par leur sainteté, une démonstration de l'évangile, une réfutation éclatante des calomnies qui font croire aux étrangers que nous n'avons en France ni foyers, ni mœurs... En même temps, quelle paix apportée par l'hôte divin? Ne se donne-t-il pas les noms les plus tendres : époux, ami, frère? Dans l'effusion du bonheur que Jésus communique, comme ils seraient beaux ces arbres de Noël dont la lumière correspondrait à l'illumination des cœurs, dont la poésie communicative se répandrait en bienfaits sur les pauvres, sur les petits, sur les délaissés! Ah! souhaitons que les clartés d'une piété fervente se lèvent sur nos familles!

Si la jeunesse de nos églises adressait au Christ

cette supplication émue : « Demeure avec nous ! » comme cette jeunesse serait embrasée de la passion du bien ! Comme elle combattrait par des efforts généreux, l'incrédulité, l'immoralité ! Comme elle voudrait sauver tant d'apprentis, tant d'étudiants de nos grandes villes engagés dans les voies de la perdition ! Nous en connaissons, de ces jeunes chrétiens. Par leur foi, par leur ardeur, par leur vaillance, ils réchauffent nos vieux cœurs ; ils consolent nos soirs, en nous faisant entrevoir les jours meilleurs d'une église et d'une patrie renouvelées.

En ce beau jour de Noël, ne voulons-nous pas tous sortir de notre apathie, de nos langueurs, de nos découragements, enfin de nos crépuscules?... Vous qui doutez, doutez de tout, — surtout des docteurs humains, — mais ne doutez pas de Jésus-Christ ; ne doutez ni de sa parole, ni de sa puissance, ni de son amour éternel ? — Vous qui gémissiez sur vos langueurs spirituelles, pourquoi vous plaignez-vous ? Si vous l'avez éconduit, n'est-ce pas votre faute ? Rappelez-le ! Il reviendra, car il ne connaît point les susceptibilités des amis terrestres. — Vous qui avez péché, prenez courage. Il n'attend que vos remords, que vos repentirs, il n'attend qu'un cri de votre âme pour vous faire

grâce. — Vous qui répandez des larmes amères, pleurez, mais dans le sein de l'homme de douleur, de celui qui a pleuré plus qu'aucun enfant d'Adam. Je vous le dis, s'il y a une consolation sur la terre, elle se trouve auprès de Lui ; elle ne se trouve qu'auprès de Lui. Croyez-en le pasteur qui vous parle, mais qui ne voit plus vos visages aimés : Jésus peuple toutes les solitudes, Jésus console toutes les détresses, Jésus éclaire d'une aurore mélancolique, mais douce, nos ténèbres les plus profondes!...

Et nous qui viendrons à la table sainte, qu'il nous soit donné d'y rencontrer le Sauveur ! Que nous le reconnaissons, — comme les bergers de Bethléhem, à ses langes méprisés, — comme les disciples d'Emmaüs, à cette lampe intérieure qui ne trompe pas, et « à la fraction du pain »... Qu'il devienne l'aliment, la vie de nos âmes jusqu'au soir funèbre où nous lui dirons avec une instance suprême : Pour que je puisse traverser « la vallée de l'ombre de la mort », ô Christ, demeure avec moi!.... Et puis, ce sera l'aurore d'un jour sans déclin ; ce seront les clartés magnifiques d'un soleil qui ne se couchera plus !